Document généré le 29 avr. 2025 05:05

Liberté

Comme un pétale de cerisier

Nadine Ribault

Volume 42, numéro 2 (248), avril 2000

URI : https://id.erudit.org/iderudit/32660ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Ribault, N. (2000). Comme un pétale de cerisier. *Liberté*, *42*(2), 75–81.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

NADINE RIBAULT

COMME UN PÉTALE DE CERISIER

Comme un pétale de cerisier tombe sur une rivière et forme, à la surface de l'eau, un confetti rose au milieu de mille confettis roses portés par le courant, dans un rayon d'or du soleil, comme un pétale de cerisier tombe sur une rivière, ou un gravillon sur une allée enneigée, parce que les serments, les serments sont le début des rêves les plus grands et qu'on ne sait jamais où a bien pu passer le vent, dans le monde entier, finalement, il ne reste que soi... et sur les eaux de l'île d'Herrenchiemsee, gelée tous les hivers, entourée de roseaux, sous un brouillard râpeux, recouverte de neige, se balancent des poules d'eau comme des bouées noires en voyage sur le lac de Chiemsee. Le roi aimait les lacs, il aimait les voir, il aimait les châteaux, il aimait les hommes, il aimait les longues promenades en traîneau sur le lac gelé, et, sur l'île d'Herrenchiemsee, dans les tourmentes de neige, l'hiver, les statues des jardins du château de Ludwig ont froid. Alors, on les emballe de bois, de tissu ou de papier journal, et seules deux grandes sculptures de plomb coulé restent sous les tempêtes parce qu'elles ne risquent rien. Il en est une qu'on appelle la « Fontaine de la Renommée ». Et la neige est lourde sur les branches des sapins ! Les traîneaux, parfois, sous la lune, ont du mal à passer mais qu'importe... puisque les serments, les serments sont le début des rêves les plus grands !

Désormais jamais... Jamais... Désormais jamais.

En été, les touristes, cachés derrière les arbres de la forêt de l'île d'Herrenchiemsee pour y prendre le frais, épient la moindre pierre, le moindre objet, la moindre colonnade. Mais en hiver, tout est différent. L'île est entourée de brouillard blanc. Elle est à peine visible et, quand le bateau s'en approche, son corps apparaît par endroits, au pied des arbres nus, autour des rochers et des roseaux gelés, sous d'épaisses couches de neige et de ciel alourdi. Un homme, du haut de son tracteur, jette des gravillons sur les allées pour quelque touriste égaré et il arrive parfois que le premier bateau ne parte pas, parce que le lac a gelé dans la nuit, parce que — nul n'est sans l'ignorer — l'ordre des choses finit toujours par se briser.

Un matin du début du mois de décembre, le bateau atteignait l'île quand le brouillard, qui pesait déjà lourd depuis trois jours, se fit soudain si dense qu'on ne distingua plus le paysage autour du lac.

Depuis l'île où elle arrivait, Marietta pouvait voir jusqu'aux rives, de l'autre côté, mais ne devina rien, au-delà, de la présence des montagnes. Elle venait là pour la première fois. Elle n'en imagina rien avant d'avoir eu sous les yeux, quelques heures plus tard, l'une de ces vilaines cartes postales qu'on vendait au château. L'été, à Herrenchiemsee, c'était plutôt vert, foule, montagnes et ciel bleu. Or, le contraste lui parut si saisissant qu'elle pensa être ailleurs, puis elle se dit que, probablement, elle préférait l'hiver sur l'île d'Herrenchiemsee.

Les comptables avaient fait le trajet comme elle par le premier bateau. Sous son bonnet de laine, une fillette l'avait dévisagée le temps qu'avait duré la traversée, puis sa grand-mère avait crié depuis le pont du bateau...

— Nous y sommes ! Nous y sommes !

... et la fillette avait bondi vers la sortie pour rejoindre sa grand-mère et contempler le vol des poules d'eau à l'approche du bateau...

— Tu l'as vue ? avait demandé la fillette en se tournant encore vers la salle où était Marietta. Comme elle a l'air triste !

... si peu discrète que la grand-mère avait dû l'éloigner. Mais, par-dessus son épaule, elle avait jeté un regard en arrière.

— Tss-tss, mademoiselle ! avait-elle semblé reprocher d'un coup d'œil sévère. N'auriez-vous pu sourire à cette enfant ?

Avant de quitter le banc de la salle froide, sur lequel elle s'était installée pour mieux profiter de la traversée du lac, de l'arrivée sur l'île et des gens, Marietta avait observé ces deux hommes et cette femme — les comptables — enveloppés de manteaux noirs, qui débarquaient sur le pont de bois et montaient précautionneusement les marches en contrebas de la chapelle, leurs chaussures vernies patinant sur la glace, puis, tandis qu'elle les suivait, tout le monde passant par là, il n'y eut plus personne. Ils avaient obliqué à gauche, vers le restaurant. Alors, parce qu'on y servait des boissons chaudes et qu'elle était frigorifiée, elle avait fait de même et elle les avait vus s'installer, à l'entrée de la grande salle, avec leurs livres de comptes, leurs machines à calculer, leurs classeurs et trois tasses de café noir. Elle était passée devant eux et s'était assise, loin, au fond, près d'une fenêtre.

— Vous prendrez ?

Un espresso. La serveuse s'était éloignée. Les cordons de son tablier blanc lui comprimaient la taille. Là-bas, les comptables psalmodiaient *recto tono* des chiffres et des nombres.

La chapelle n'était pas visible de l'endroit où Marietta s'était assise. Et pourtant, elle entendait le vent s'y cogner contre les murs puis repartir, roulant des prières et des chants dans ses tourbillons, des vêpres et des complies,

des actions de grâce, des confessions, des homélies, des actes de foi des pénitents d'autrefois, des grâces, des bénédicités dans le froissement des pages de missel des rois en manteaux bleus — *qui agonise encore ? est-ce le vent emportant ses joyaux et ses belles captures, sourd... sourd... aux imprécations des pénitents d'autrefois ? pourquoi es-tu parti ? qui agonise encore ? quelle âme endolorie ? quelle âme endolorie, dis-moi !* — mais tellement pressé à prendre la poudre d'escampette, violent, effrayé, il allait crescendo, et, déboulant de la forêt, trébuchant sur une souche de sapin, il lâchait tous les mots sous les arbres, tous ceux qu'il avait emportés, amen et vérité, le mystère de la foi, Notre Père qui êtes aux Cieux, les Salve Regina et les pauvres pêcheurs, et, dans la faible lumière de la matinée, tordu de froid, il ôtait son grand drap de bain, le jetait sur la rive, sur les bûches et le petit bois, y soulevant la neige, en projetant les flocons dans les airs — *est-ce loin l'Italie ? les hommes y pleurent-ils aussi ?* — agités tous ensemble à se dépêtrer d'avoir volé trop haut quand ce n'était leur juste destinée, et le vent se brisait les dents sur la glace qui recouvrait l'embarcadère, chacune était la goutte de rosée tombée d'une prière. Dans le lac de Chiemsee, écartant une vague comme on écarte un drap, il plongeait, et les flocons de neige retombaient sur les bûches et le petit bois.

Au même instant, Marietta pensait que sa souffrance se mêlait à présent à ce qu'elle vivait de manière si étroite qu'elle finissait par changer chaque chose, l'éclairant d'une autre luminosité, telle, près du lac, cette vague qui clapotait encore longtemps sous cette lumière effilochée de mauvais temps.

— Tenez ! dit la serveuse.

L'espresso fumait sur le plateau. Un gâteau sec l'accompagnait. Quand la tasse fut devant elle, Marietta pencha au-dessus son visage pour sentir les pores de sa peau se dilater sous l'effet de la vapeur. Elle ferma les yeux —

oh ! chut ! je t'en prie, permets-moi de respirer un peu — puis les rouvrit et vit, dans le cercle de café, son œil droit, humide et violet comme une figue.

Les comptables repartirent à dix heures, laissant derrière eux, sur la table, à débarrasser, plusieurs tasses.

Marietta était toujours là.

Elle observait par la fenêtre l'homme qui, de son tracteur, continuait à jeter des gravillons sur les allées. Le bruit de la machine était couvert depuis peu par la musique qu'elle entendait tomber des haut-parleurs suspendus au plafond du restaurant. Était-ce de la musique, ce tintamarre ? Qui avait allumé la radio ? Elle appuya son épaule à cette bourrasque, resserra les amarres, le corps solide, pour mieux y résister. Lutter ! S'opposer à ce qui la gênait ! À ses pieds, sous la table, la neige avait fondu de ses chaussures, deux flaques d'eau brillaient sur le carrelage, un chat y vint boire, se frottant dans ses jambes, soulevant son manteau qu'elle n'avait toujours pas ôté, et qu'elle n'ôterait pas avant de ressortir. Puis, comme si ça ne suffisait pas, une odeur de friture lui fit lever le cœur. Qui mangeait à présent ? Qui donc l'incommodait encore ? Le personnel ? Dieu ! Des frites qui plus est, ce qui la dégoûtait au plus haut point. Et tout ça — entendons ces éléments auxquels elle ne désirait pas penser, le bruit de la radio, le chat, l'odeur de friture — fit que, soudain, elle se sentit fâchée. Le trouble puis l'oubli gagnèrent peu à peu sa mémoire et, très vite, il ne demeura plus un souvenir, plus un élément de sa vie, plus un visage.

Ah ! Dieu ! mais que faisait-elle là ?

Le présent s'éloignait, le passé s'éloignait, comme s'éloignait d'elle ce qui aurait pu lui permettre de répondre à cette question : que faisait-elle là, ce jour-là, sur l'île d'Herrenchiemsee ?

Quelque chose s'enfuyait.

— Ce n'est rien. Ça va revenir.

... mais quelle délivrance, quelle jouissance à ne plus savoir ! Sa main cramponna la table. Sa tête se fit lourde. Elle ne dominait plus rien. Elle finissait sa troisième tasse et les gâteaux secs traînaient sur la table emballés de cellophane. À côté, les sucres, recouverts de papier.

— J'ai bu trop de café, dit-elle.

Elle ne faisait plus corps avec elle-même.

Dans le ciel, les nuages s'étaient écartés et le soleil, glissant à leur lisière, frappait les allées. On voyait à peine les gravillons, enfoncés d'un millimètre dans la neige, figés dans les traces de pas de la fillette et de sa grand-mère — *nous y sommes ! nous y sommes !* — parties visiter le château de Ludwig. Marietta posa des pièces de monnaie sur la table, jeta un coup d'œil alentour, saisit les trois gâteaux secs et les sucres, les enfonça dans sa poche et se précipita hors du restaurant où tout avait fini par l'horripiler, la gêner, le bruit de la radio, l'odeur de friture, le chat, ces choses qui avaient appelé son attention où elle ne voulait pas — *ai-je failli ? ai-je manqué tout oublier ?* — et dehors, à son tour, elle piétina les gravillons. Ses joues se colorèrent. Elle entendit la neige se tasser sous ses chaussures. Alors, dans le lac de Chiemsee, près de l'embarcadère, le vent quitta son bain — l'arête d'une vague jaillit — le vent reprit sa route, ramassa les mots tombés sous les arbres et, depuis les cimes des sapins, en parsema les allées qui menaient au château, au-dessus de Marietta, une pluie de gravillons — *les prières ! les prières !* — et, sous ses pas, s'attachèrent tant de mots ; chaque ligne dans la neige devint un chemin, et chaque gravillon, une station sur ce chemin.

Juré jamais et jamais, jamais plus.
Fallait-il marcher pour se souvenir ?
Et fallait-il prier pour qui n'était plus là ?
Des Ave Maria et des Credo ? Des Salve Regina ?

Ce jour-là, Marietta était venue pour ça. Penser. Se souvenir de qui n'était plus là. Être seule avec qui n'était plus là. Elle avait eu peur de perdre la mémoire. Puis elle était sortie de l'éloignement par hasard — *j'inventerai des prières, je t'attirerai, désormais jamais, juré jamais et jamais, jamais plus je n'oublierai, amour, danger invisible, amour interdit, es-tu parti ? m'as-tu quittée ?* — sur l'île d'Herrenchiemsee. Sur l'île, autour du château, à l'intérieur du château, sous les sculptures massives, dans la longue Galerie des Glaces, dans les miroirs, sous les lustres, les candélabres, l'or et les rivières de verre, on sait soudain qu'il ne reste que ça, ce pétale de cerisier qui tombe sur une rivière et forme, à la surface de l'eau, un confetti rose au milieu de mille confettis roses portés par le courant, dans un rayon d'or du soleil, dans un rayon d'or du soleil... l'intenable thébaïde.